

TdG-17012022-Sophie Simon-Avec ou sans écran, voici comment le numérique s'enseigne à l'école

Les nouvelles directives romandes ne sont pas encore en place, mais des projets pilotes voient le jour. Reportage dans trois classes du primaire.



Sophie Simon



Le tableau blanc interactif (TBI) n'équipe pas toutes les écoles. Il accompagne généralement les ouvertures d'établissements, comme ici à Chandieu, depuis 2016.

LAURENT GUIRAUD

Les écrans à l'école, c'est un sujet sensible. Quatre associations représentatives d'enseignants et de parents défendent officiellement la ligne retenue par les autorités, notamment deux projets de loi d'équipement en wi-fi, tablettes, robots, etc. Des professeurs d'université sont aussi intervenus dans le débat public pour dédramatiser. Mais un collectif de parents inquiets, RENE, a réussi à faire approuver sa pétition en commission du Grand Conseil pour repousser la formation par le numérique au primaire. Alors que le plan d'études romand numérique devrait se déployer progressivement à ce niveau dès la rentrée prochaine, nous sommes allés voir de nos propres yeux ce qui se fait concrètement en la matière,

et nous avons également suivi un projet pilote pour les plus petits.

L'école de Chandieu a bénéficié dès son ouverture, en 2016, des moyens modernes que sont les tablettes et les tableaux blancs interactifs. Elle est à ce titre une sorte d'établissement pionnier, même si, précise le directeur, Jacques Pasquier, «ce ne sont pas des supports exclusifs, mais complémentaires. On propose un temps d'apprentissage de l'écran, pas de consommation.» Il cite notamment le cas d'élèves en difficulté «pour lesquels l'outil numérique est un support plus interactif et plus facilitant que le support papier.»

Dans la classe de 6P que nous visitons ce matin-là, les prénoms des élèves sont projetés au tableau sous forme d'avatars. C'est l'heure d'un exercice de français, dans lequel il faut retrouver des classes grammaticales dans un groupe de mots. Les élèves disposent d'une fiche en version papier sur leur bureau. La même fiche, sur le bureau de leur maître, est projetée au tableau à l'aide d'une microcaméra qui retransmet les corrections qu'il note au fur et à mesure. Ainsi, il est toujours face à ses élèves, jamais de dos. L'affichage paraît ce matin-là peu qualitatif, du moins depuis le fond de la classe. «Je ne vois pas très bien», signale justement Althéa, suivie par Célestine. Le professeur, Patrick de Oliveira, troque alors son crayon à papier contre un bic pour une meilleure visibilité à l'écran.

«Ce serait dur de revenir en arrière»

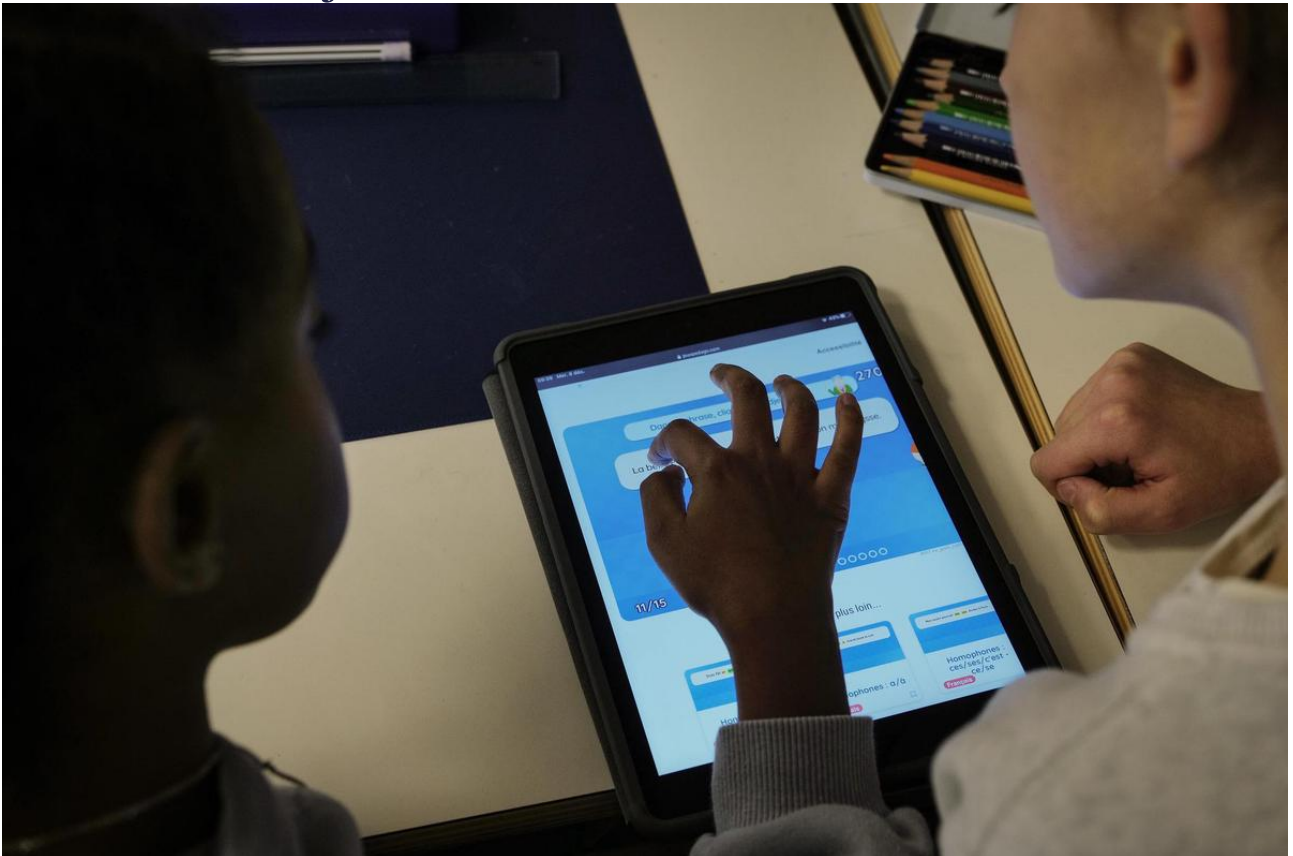
Le premier avantage évident, c'est que les élèves en retard peuvent rattraper les corrections en jetant un coup d'œil devant eux si les explications sont allées trop vite.

Généralement, quand le professeur écrit, les élèves sont aussi en train d'écrire, et n'ont donc pas le nez collé sur le tableau. Un garçon se déplace à l'avant de la classe, et avec ses doigts, souligne la bonne réponse sur le tableau interactif. La leçon est marquée par des changements de rythme et quand il est temps de retourner à un exercice plus statique, un léger brouhaha de mécontentement se fait ouïr.

Au moment du travail en groupes, c'est l'ordinateur qui fait une sélection aléatoire des élèves qui vont travailler ensemble. On entend des «Yes!» à la découverte du fruit du hasard. Pendant une vingtaine de minutes, ces jeunes de 9-10 ans travailleront seuls sans interaction avec l'écran. Patrick de Oliveira semble converti: «Une fois qu'on est habitué, c'est dur de revenir en arrière. Le tableau noir est chronophage.» En effet, l'atout majeur du tableau interactif est le gain de temps. Il supprime les temps de latence: plus besoin d'écrire des phrases à l'avance, de les effacer. «Quand on donne une consigne de maths, on a toujours quatre ou cinq élèves qui ne sont pas concentrés sur leur livre, alors que là ce tableau les captive. Pour les élèves en difficulté, le fait de pouvoir montrer des choses au tableau est mieux que de suivre dans le livre.»

Ainsi, une alternance entre les supports est adoptée. D'ailleurs, ce matin-là les élèves vont toujours chercher

leur imposant Petit Robert junior pour vérifier le sens de certains mots. À la sortie, Benjamin, 10 ans, nous explique que «des feuilles, c'est ennuyeux, là on peut faire des jeux, comme le roi des maths». Certains ont-ils déjà connu le tableau noir? Oui, au solfège, répondent-ils. «La maîtresse avait acheté une nouvelle craie, ça grinçait», grimace une petite. Et ça ne donne pas la migraine tous ces écrans? «On ne les regarde pas tous les jours tout le temps», promet Lili Cerise. «Si on nous projette une vidéo, ça dure une minute», ajoute Inès.



Une partie des exercices peuvent s'effectuer sur tablette.

LAURENT GUIRAUD

Un quizz en mode Qui veut gagner des millions?

Même école, autre classe, nous voici chez les 5P pour une séance spéciale d'utilisation de tablettes. Ces élèves de 8-9

ans doivent construire une phrase, sur le bloc-notes, en respectant les consignes imposées, par exemple «nom féminin singulier + verbe être + présent». À chaque phrase rédigée, les enfants envoient leurs écrits par Air drop, cette fonctionnalité qui permet de partager des éléments avec les appareils situés à proximité. En l'occurrence la tablette de la maîtresse, Sakura Horiguchi, qui se promène entre les rangs.

Ce jour-là, le système défaille et le procédé est fortement ralenti. Si ce genre d'incidents peut décourager d'autres collègues – les problèmes techniques sont très redoutés avec les classes turbulentes – elle y voit malgré tout de nombreux avantages: «Déjà, au niveau de l'écriture, on voit mieux, parce que l'écriture des enfants, c'est parfois un peu compliqué... Et s'ils écrivent faux, le mot est automatiquement souligné en rouge, ça leur évite une charge supplémentaire, ils doivent déjà réfléchir à beaucoup de choses.»

Selon elle, le fait qu'il y ait moins d'outils que d'élèves (quatre pour huit ce jour-là) permet aussi d'apprendre à collaborer: «Au début, ils se tirent la tablette puis ils comprennent que s'ils ne la tiennent pas en main aujourd'hui, ça arrivera à un autre moment.» Le prochain exercice est un quiz, dans lequel les groupes sont en compétition, ce qui entraîne une nette remontée du niveau d'excitation. Une musique un peu stressante accompagne la mise en scène, un peu à la Qui veut gagner des millions. «Yes! On est premiers!» jubile Théo, qui a réussi à distinguer les homophones son et sont. Quand le temps imparti pour répondre touche à sa fin, des formules en

anglais viennent clôturer la séquence, un peu comme dans les jeux vidéo: «All done», «time's up». C'est, de l'aveu même des enfants, leur exercice préféré. «Comme ça on n'a pas besoin d'écrire sur la fiche!»



En 2P, un projet pilote testé à Hugo-de-Senger se fait sans aucun appareil.

LAURENT GUIRAUD

Une séance «débranchée» pour les plus petits

Ils ont entre cinq et six ans, ils sont assis sur un tapis juste devant le tableau noir de leur classe à l'école Hugo-de-Senger, sur les bords de l'Arve. La séance à venir est une surprise pour eux, ils n'ont aucune idée de ce qui les attend dans cette séquence pilote «débranchée» de la mise en œuvre du plan d'étude romand numérique. Débranchée, cela veut dire qu'aucun appareil n'est utilisé pendant le

cours: le téléphone portable de leur maîtresse, Orane, restera bien sagement dans la poche arrière de son jean. «Aucun des autres 2P de tout Genève n'a encore fait cette activité, car elle ne sera proposée que l'année prochaine, leur explique l'intervenante du jour, Anna-Cosmina Paradiso-Spycher (pour eux, «Anna»). J'ai besoin de vous pour savoir si vous arrivez à la faire et si elle est intéressante.»

Derrière elle, elle retourne deux images plastifiées, qui figurent, pour l'une un poisson rouge, pour l'autre une sirène. Anna pousse les petits élèves dans leurs retranchements: «Comment savez-vous que c'est un poisson?» Parce j'en ai déjà vu, parce qu'il est dans l'eau, parce qu'il a une queue et des nageoires, répondent-ils. Et comment savoir qu'il s'agit d'une sirène? Parce qu'elle a une queue de poisson. «Elle n'a pas de jambes, donc c'est un poisson?» Non. «Elle a une tête et des mains, donc c'est un être humain?» Non. «En avez-vous déjà vu?» Non, «ça n'existe pas»! Voilà l'introduction pour le prochain exercice, où les enfants devront se scinder en petits groupes et classer une série d'images dans une colonne «réel, ce qu'on peut voir, toucher» ou «imaginaire». Violette veut classer le griffon dans la case imaginaire. C'était sans compter Ibrahim: «Non, les griffons, ils existent! Enfin... dans le temps ça existait.» L'écran numérique de l'appareil de notre photographe distrait la classe quelques minutes, tous s'agglutinent autour de lui et veulent regarder dans l'objectif. Une agitation qui n'existait pas s'est installée.

«Comment tu sais tout ça?»

Après un retour au calme et un ultime débat sur la possibilité pour un dessin, ou pour une photo, de représenter la réalité, Anna leur confie un petit secret: «Ce ne sont pas des photos, ce sont des images qui ont été créées avec un ordinateur...» Stupeur dans l'assemblée.

«Comment tu sais tout ça?» réagit un petit garçon.

«L'ordinateur permet de créer des images de ce qui n'existe pas. Parfois, il faut faire attention parce qu'on pourrait croire que c'est vrai.» Voici une petite graine plantée dans l'esprit critique balbutiant de ces très jeunes élèves. Qui à l'issue de la séance, foncent former une chaîne de câlin géant autour d'Anna. Apparemment, pour eux, l'essai est validé.

La lecture d'images, c'est une activité très courante avec les petits, il a ici suffi de réajuster le tir pour traiter de l'aspect réel versus imaginaire. Anna nous donne des exemples d'autres activités qui pourraient être testées, comme un jeu de cartes pour sensibiliser au temps d'écran.

«Si je trouve deux cartes d'écran, je dois en reposer une car ça va faire trop. Le trop d'écrans, c'est trop dans les mains.» Des notions plus approfondies seront traitées en fonction du niveau des enfants. Pour introduire la notion de pixels, il est possible de rapprocher les œuvres de l'artiste Space Invader avec les mosaïques de l'art byzantin. À voir lesquelles de ces pistes seront retenues définitivement pour les rentrées à venir.

Sophie Simon est journaliste à la rubrique genevoise depuis 2011. Elle enquête notamment dans les domaines de l'éducation, la

santé, le tourisme, la politique. Elle couvre aussi les rapports de la Cour des comptes et les arrêts du Tribunal fédéral. Elle est titulaire d'un master en journalisme du CELSA (Sorbonne). [Plus d'infos](#)